

La métamorphose de soi du chercheur Iris Hennigfeld

L'auto-éducation est un thème récurrent dans l'œuvre de Goethe. Cette dimension est cependant moins connue dans le cadre de sa recherche scientifique. Iris Hennigfeld partage ici ses recherches dans ce domaine et met en lumière le lien entre l'auto-éducation et le processus de connaissance.

Goethe aborde de manière exemplaire la question de la formation de l'être humain par lui-même. Le drame du *Faust*, auquel Goethe a travaillé jusqu'à la fin de sa vie, ainsi que le roman, *Wilhelm Meisters Lehrjahre* [*Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*] (1795/96), peuvent être cités en exemples. Dans ces deux œuvres, le personnage principal entreprend un parcours individuel dans le monde et se forge un caractère et un esprit à travers de multiples confrontations avec celui-ci. Le *Wilhelm Meister* de Goethe fut et est un modèle pour de nombreux auteurs qui ont suivi et qui ont été productifs dans ce genre, entre autres Novalis, Friedrich Schlegel et Gottfried Keller, mais aussi pour des auteurs modernes comme Hermann Hesse.

Ce qui est moins connu et moins reconnu, c'est que, non seulement dans son œuvre poétique, mais aussi et surtout dans son œuvre de philosophie de la nature, Goethe aborde — parfois implicitement, parfois explicitement — la question de l'auto-formation de l'être humain : Pour lui, reconnaître la nature signifie également explorer son propre esprit. Les études de Goethe sur la nature et la recherche sur l'esprit sont tellement imbriquées l'une dans l'autre qu'elles forment pour ainsi dire les deux faces d'une même médaille. Dans le domaine de la nature, le chercheur est confronté aux phénomènes de telle sorte qu'il est obligé de se transformer et de se façonner à partir d'eux. Ce que Goethe exige face au « type » dans le règne animal, vaut comme programme pour sa vision de la nature en général : « Mais nous devons maintenant persévérer avec ce qui est tenace et aussi apprendre à changer nos points de vue et à être mobiles en même temps, à côté de ce qui est changeant »¹, écrit Goethe dans un article sur l'anatomie. Or, cette déclaration contient

un principe phénoménologique originel : l'approche respective doit s'orienter selon l'essence des objets et non l'inverse, ce qui signifie travailler avec une méthode dans des domaines de phénomènes qui sont différents par essence.

Esprit et nature sont un

Dès le début de son étude de la nature, Goethe pressent que la voix du spirituel dans la nature ne peut s'exprimer qu'au sein de l'esprit humain. Au centre de la nature, telle que Goethe la conçoit, se trouve l'être humain, c'est-à-dire, pour lui, « idéalement », l'être humain entier avec tous ses sens et toutes ses facultés de l'âme, ainsi que ses forces et vertus spirituelles. Goethe est convaincu que les trois capacités de l'être humain sont potentiellement développables. « Nature ! Nous sommes entourés et enlacés² par elle », dit-il dans un langage emphatique dans un article de 1782, intitulé *Die Natur* (*La nature*). Il poursuit : « Elle [*la nature*] a pensé et elle pense constamment ; mais non comme un être humain, mais comme la nature. »³ Deux concepts de la nature sont cachés dans cette énigme. Il semble être question ici d'une nature qui s'oppose à l'être humain en tant qu'être sensoriel, à laquelle s'ajoute une autre nature, une seconde nature en quelque sorte, qui embrasserait l'être humain et la première nature. Pour Goethe, cet ensemble est raisonnable, mais il ne nomme pas l'être qui pense et médite « esprit », mais « nature », justement. Plus tard, en 1818, en référence au philosophe Spinoza (1632-1677), Goethe donnera à cet esprit-nature ou à cette nature-esprit les noms de « Dieu dans la nature » ou « Nature en Dieu ».⁴

Il ressort déjà de ces quelques citations que la nature-esprit, que Goethe vit et contempla, est différente de la soi-disant « nature objective » des sciences naturelles traditionnelles, orientées vers le matérialisme et réduites à la mesure, au poids et au nombre. Ainsi, il ne cherche pas en elle les lois abstraites qui se trouvent « derrière » une nature créée, une *natura naturata*, ou « derrière » son apparence

1 MA 12: p.127. Les citations sont faites en indiquant le volume et, le cas échéant, le volume partiel ainsi que le numéro de page : Johann Wolfgang Goethe, *Sämtliche Werke nach Epochenseines Schaffens. Münchner Ausgabe* (MA) [*Toutes les œuvres selon les époques de sa création. Édition munichoise*], éd. par Karl Richter en collaboration avec Herbert G. Göpfert, Norbert Miller et Gerhard Sauder, Munich 1985 et suiv.

2 MA 2.2 : p.477.

3 MA 2.2 : p.477.

4 MA 12:p.100

physique : pas de « côtes de bête et d'os de mort »⁵, comme *Faust* s'exclame douloureusement, au point le plus bas de son existence. Goethe veut plutôt suivre la nature qui crée et qui agit, une *natura naturans*, son intérieur vivant et son esprit ; qui opère tout devenir en elle.

Ce qui est déjà évoqué dans l'hymne prosaïque de 1782, Goethe le développa systématiquement dans les années qui suivirent par le biais de ses recherches géologiques, botaniques et anatomiques, ainsi que dans sa théorie des couleurs *contra* l'optique de Newton (1704). Goethe n'est pas un dualiste ontologique, son concept de nature ne vise pas l'altérité de l'esprit humain. Il intègre au contraire l'esprit, que l'on oppose généralement à la nature (au sens traditionnel du terme) ou à la matière, dans son concept global de nature. Les idées de Goethe sur la « plante archétype », la « métamorphose » ou le « type » dans le monde animal, ainsi que sur le « phénomène archétype » dans la « théorie des couleurs », font partie de ses plus grandes découvertes scientifiques. Elles peuvent être comprises comme des images ou des visions d'une nature éclairée par l'esprit humain lui-même ; de manière complémentaire, ces idées sont des images d'un esprit humain qui se contemple lui-même dans la nature. Dans sa recherche sur la nature, Goethe procède de manière « concrètement moniste. Son approche est moniste parce que les idées sur la nature qu'il développe dans son esprit sont pour lui en même temps des principes actifs dans les choses elles-mêmes. Son monisme est également concret parce qu'il ne postule pas la totalité d'une nature « d'en haut vers le bas », mais présente la diversité des phénomènes « de bas en haut », en s'élevant de représentation en représentation, de manière sensible-empirique.

Immersion sensible-empirique

Dans son essai *Der Versuch als Vermittler von Objekt und Subjekt [l'expérience comme médiatrice entre objet et sujet]* (1792), Goethe appelle également une nature remplie d'esprit, les « expériences du type supérieur ».⁶ Cette expérience supérieure dans la nature peut se révéler à l'être humain sous certaines conditions, lorsqu'il exerce et développe ses forces de conscience sur la nature. Dans ses *Betrachtungen im Sinne der Wanderer [Considérations dans l'esprit des randonneurs]* (*Wilhelm Meisters Wanderjahre*, 1829), Goethe parle explicitement d'une telle « augmentation de la capacité spirituelle », qui appartient toutefois à une « époque hau-

tement cultivée ».⁷ Cette perspective lui semblait fondée à ce moment-là, car Goethe avait auparavant effectivement pénétré à l'intérieur de la nature en contemplant, avec sa découverte des lois de la métamorphose. Pour Immanuel Kant, par contre — qui restreint « à priori » la raison humaine à son raisonnement discursif et avec cela, jusqu'à aujourd'hui, à l'instar d'une autorité garante qui peut valoir pour les sciences naturelles en usage — une telle tentative hardie apparaissait « inique et irraisonnable ».⁸ Nous invitons les lecteurs et lectrices à lire ici l'ouvrage de Goethe *La métamorphose des plantes* de 1790.

Pour Goethe, l'union de l'être humain avec l'intérieur de la nature n'est pas une fin en soi. C'est par un processus « d'amalgamation »⁹ — comme il appelle aussi le fait de s'identifier spirituellement aux objets — que la nature elle-même peut être élevée à un niveau d'existence supérieur et, dans ce sens, devenir « mûre ». De même, l'esprit humain ne peut comprendre sa propre essence et l'homme ne peut atteindre sa véritable destination, que lorsqu'il a développé les organes correspondants pour ce faire. Pour Goethe, la recherche sur la nature représente, outre la création artistique, un excellent moyen de développer ces capacités spirituelles.

Pour avoir un accès à une nature remplie d'esprit, ni les expériences ordinaires des cinq sens physiques, ni les opérations abstraites habituelles de l'intellect scientifique, ne suffisent pour Goethe. L'être humain doit beaucoup plus spirituellement développer une conscience contemplative qui dispose de tels « yeux de l'esprit ». Avec ceux-ci, ce qui n'est pas perceptible par les sens physiques pourrait le devenir : l'essence non-sensible, ou selon le cas, celle supra-sensible, ou bien encore l'idée d'un phénomène naturel, qui se montre dans le physique. Cela nécessiterait en détail, selon Goethe, aussi une qualité totalement nouvelle des sens perceptifs qu'une haute capacité spirituelle. D'une part les sens, et avec eux, les perceptions, doivent rester libres, à savoir libres de tous jugements préconçus qui pourraient les contaminer. Goethe propose par conséquent, une critique des sens¹⁰ en analogie avec la *critique de la raison pure* (1781/86) de Kant. D'autre part, l'esprit du chercheur lui-même doit se développer en cheminant, de sorte que dans la contemplation intuitive des phénomènes naturels, il garde une vie d'âme qui devient particulièrement « mobile » et spirituellement active (productive). La difficulté en cela c'est que cela ne doit pas se produire de manière arbitraire mais en étant pleinement

7 MA 17 : p.823.

8 Immanuel Kant : *Critique de la raison pure*, B 333.

9 MA 6.2 : p.821.

10 MA 17 : p.805.

5 MA 6.1 : p.546.

6 MA 4.2 : p.331.

orientée et conformément au respect des lois inhérentes aux phénomènes. Goethe propose donc de s'immerger de manière sensible-empirique dans le monde phénoménal, d'éduquer ses forces de l'âme à celui-ci, dans un premier temps, puis, dans un second temps, d'en structurer ses idées sur la nature, par les activités de la conscience contemplative intuitive.

Une imagination sensible exacte

Dans un paragraphe de texte intitulé « *Traitement génétique* » de 1798 dans lequel les recherches pour la métamorphose ont déjà été glissées, Goethe décrit sa méthode au cœur. Brièvement : Tout d'abord, il faut percevoir et observer le devenir d'un objet de nature, tel qu'une plante, par exemple. En partant de la « cause prenant naissance »¹¹, les étapes de son évolution sont rappelées précisément dans une rétrospective. Dans une autre progression, le chercheur passe en revue activement dans sa conscience, les multiples souvenirs-représentations, en éteignant leurs contenus. Cependant l'activité spirituelle intérieure correspondante qui était reliée à l'observation et à la souvenance, à la suite des étapes du développement, « l'impression »¹² d'une cause, comme l'appelle Goethe, étant nonobstant à maintenir.

Le procédé décrit exige une contention relevée, conforme à la conscience énergétique déployée. On ne peut pas renoncer cependant à un tel travail spirituel de la conscience en vue de la formation potentielle d'un organe spirituel nouveau, un « œil de l'esprit ». Goethe est convaincu que le chercheur, avec quelques exercices pût devenir capables de faire ce que la compréhension intellectuelle habituelle semble de ne pas pouvoir faire : à savoir, appréhender, « dans une vision intuitive immédiate »¹³ — pour ainsi dire en un instant, l'ensemble, la totalité de cette succession d'étapes du développement d'une plante ou bien d'un autre être vivant qui se déroule dans le temps. La contemplation intuitive immédiate d'un tout est pourtant nécessaire pour comprendre l'essence d'un organisme afin de pouvoir en articuler en comprendre les parties du tout. Après plus d'un demi-siècle de recherches pratiques (!) en science naturelle, Goethe découvrit une expression en adéquation avec sa méthode imagée et mobile, dans un essai de 1824, le concept « d'imagination

sensible exacte ».¹⁴ Sur la voie décrite, l'observateur peut lui-même métamorphoser, dans la contemplation d'une nature vivante, ses changements continus. L'auto-métamorphose du chercheur est cependant inéluctable pour dévoiler le mystère du vivant.

Une connaissance est toujours anthropomorphique

La méthode de Goethe montre une autre particularité : Il est convaincu que les organes correspondants de conception et de connaissance « pour » les phénomènes doivent seulement être développés aux phénomènes. Ainsi lors de son voyage en Italie, il fait la remarque suivante : « *Je dois d'abord former mon œil pour m'accoutumer à voir.* »¹⁵ Goethe rend compte à Schiller et lui fait connaître, dans une lettre, de l'avancement de son travail qu'il mène dans sa théorie des couleurs qu'il « *n'apportait pas d'organe pour traiter sa cause* », mais « *qu'il devait plutôt le former dans et pour l'expérimentation qu'il menait.* »¹⁶ Si c'est seulement au phénomène et avec lui qu'un nouvel « organe » de conception prend naissance chez l'être humain qui le contemple, la méthode de Goethe en question est capable de changer l'être humain. Celui-ci même devient un nouvel organe cognitif appréhendant de manière globale pour le dire ainsi.

Celui qui s'intéresse à la recherche sur la nature de Goethe se heurte à un paradoxe apparent : d'une part, Goethe ré-affirme une procédure guidée par l'observation et fondée sur les phénomènes — selon ses propres termes, également « objective et concrète »¹⁷ — dans laquelle tout « fait en soi » doit déjà s'avérer être une « théorie ».¹⁸ D'autre part, Goethe place l'homme au centre de sa recherche, aussi bien comme acteur que comme sujet ou « objet ». Le chapitre sur les couleurs physiologiques ou subjectives dans la *Théorie des couleurs* de Goethe en est un exemple. Dans ce chapitre, Goethe tient compte des sens humains en considérant explicitement et en justifiant scientifiquement leur contribution constitutive à l'apparition des phénomènes. Pour lui, non seulement la vision des couleurs, mais l'essence même de la connaissance sont « anthropomorphiques »¹⁹ : Elle ne se produit qu'en l'homme et ne crée de sens qu'en lui. En revanche, il semblerait absurde pour Goethe de parler de l'existence d'une na-

11 MA 4.2 : p.191. [Le mot « génétique » est à prendre ici, au sens primaire de : « qui concerne le genèse, le développement d'une chose matérielle ou d'une idée, ou d'un être en général. » **Maxidico**

12 Ibid.

13 Ibid.

14 MA 12 : p.356.

15 MA 3.1 p.65.

16 MA 8.1 p.501.

17 MA 12 : pp.306 et suiv.

18 MA 17 p.824.

19 MA 17 p.203.

ture « en soi » sans l'être humain, qui serait alors reconstruite après coup par lui dans une sorte de « *salto mortale* » [en italien dans le texte, ndt] et sur laquelle il faudrait faire une théorie physique.

Dans une note de son journal de 1817, Goethe démasque l'erreur fatale de la physique (et de sa science auxiliaire, les mathématiques), qui se manifeste dans cette vision naïve et objectiviste des choses. Ses « *hypothèses et analogies sont des anthropomorphismes cachés, des discours de parabole et autres* »²⁰, peut-on y lire. La physique croit « *exprimer le phénomène au lieu de se préoccuper des conditions dans lesquelles il apparaît* ». ²¹ Mais pour Goethe, les conditions les plus importantes dans lesquelles tous les phénomènes, y compris les théories correspondantes à leur sujet, peuvent se manifester, résident dans l'être humain lui-même, dans ses sens et ses facultés conscientes.

Oublis conscientes

Mais pour Goethe, c'est dans l'homme et dans ses erreurs et préjugés sur les choses et sur lui-même, que se trouvent les plus grands dangers pour la connaissance. C'est pourquoi, pour lui, le chemin de l'autoformation est toujours lié à celui de la connaissance de soi. Goethe réfléchit aux dangers potentiels pour la connaissance dans presque toutes ses œuvres scientifiques ou autobiographiques. Une première étape importante dans la pratique de la connaissance de soi consiste pour lui à aborder les phénomènes avec le moins de préjugés et de présupposés possibles. Cela ne signifie pas en revenir à un point zéro (hypothétique) et à l'état de conscience d'une *tabula rasa* (tout aussi hypothétique). Cela signifie qu'à chaque étape de la recherche, il ne faut inclure dans le jugement que ce qui s'est accompli dans la vision originelle des choses et qui est lié à une expérience de l'évidence, et non ce qui est simplement « supposé » par la conscience et pris pour quelque chose. Apprendre à distinguer progressivement les deux est une partie essentielle de la recherche sur la nature au sens de Goethe. Pour simplifier, on peut dire qu'il faut une ouverture d'esprit pour que les choses présentent toujours de nouvelles facettes ou se révèlent être quelque chose de complètement différent de ce qu'elles étaient jusqu'à présent.

Cela pose de grands défis spirituels et existentiels. Le voyage de Goethe en Italie (1786-1788) est exemplaire de cette démarche. Ses notes témoignent du fait que l'observateur attentif s'efforce de retenir

20 Johann Wolfgang Goethe : *Carnet de note*, vol. VI, 1 (1817-1818), Munich 2014.

21 Johann Wolfgang Goethe : *Carnet de note*, vol. VI, 1 (1817-1818), Munich 2014.

ce qu'il apporte et rapporte toujours déjà dans sa rencontre avec les choses, suivant en quelque sorte l'attitude naturelle et la tendance naïve et irréfléchie de l'expérience. Pour Goethe, il s'agit de toutes les sensations, sentiments et représentations qui ne sont pas issues de la vision originelle des phénomènes eux-mêmes. Il ne s'agit pas expressément de se souvenir de ce que l'on sait en théorie et d'appliquer directement les expériences passées aux choses, mais d'oublier en quelque sorte le savoir acquis. C'est pour cette raison qu'il veut vérifier « *dans quelle mesure et si les rides qui se sont creusées et imprimées dans mon esprit peuvent être effacées* ». ²²

Dans la mesure où Goethe réfléchit et pratique l'oubli comme une méthode particulière d'abstention du jugement, il s'agit d'un semblant de paradoxe : un oubli qui ne se produit pas simplement, mais qui est délibérément provoqué. Goethe décrit explicitement une forme active et productive d'oubli des expériences passées comme un « dés-apprentissage ». Il raconte ainsi sa « renaissance » en Italie et avoue : « *Je ne pensais pas que je devais retourner si loin à l'école pour désapprendre autant* ». ²³ Dans les activités d'oubli et d'apprentissage, on ne retient pas seulement les présupposés qui se rapportent à la vie imaginaire et aux habitudes du penser de sa propre pratique de la vie ; on ne retient pas non plus seulement les doctrines et les préjugés qui sont repris des sciences traditionnelles. Il faut aussi purifier la coloration naturelle et l'état d'esprit de l'âme, les tendances à la sympathie et à l'antipathie à l'égard des choses.

Une note consignée d'Italie indique cette pratique consistant à s'abstenir de ses propres inclinations d'âme, non encore transformées, non encore purifiées : « *Je vis de manière très diététique et me tiens tranquille pour que les objets ne trouvent pas d'âme élevée, mais plutôt élèvent l'âme* ». ²⁴ Vivre « à la diète » signifie, ici, si l'on comprend Goethe, retenir avant tout les préoccupations subjectives et l'intérêt égocentrique pour le monde et les choses. Ce n'est que grâce à ce regard libéré que les phénomènes peuvent resplendir dans leur être donné.

22 MA 3 p.39.

23 Lettre de Goethe, en Italie, à Charlotte von Stein du 20 septembre 1786. Dans Johann Wolfgang Goethe : *Briefe. Kommentare und Register [Lettres. Commentaires et index]*. Édition de Hambourg en 4 volumes, vol. 2 : 1786-1805, édité par Karl Robert Mandelkow et Bodo Moarwe, Hambourg 2013.

24 MA 3 1, p/80

S'observer soi-même rigoureusement

Dans son essai *L'expérience comme médiatrice entre objet et sujet* (1792), il se penche sur d'autres dangers pour la connaissance dans le langage de la théorie scientifique. L'homme est livré à ses ennemis intimes au moment où il veut interpréter ses expériences et passer, dans la pratique scientifique, des perceptions au jugement. Goethe met en garde contre le moment où « à l'instar d'une passe, tous ses ennemis intimes se mettent en embuscade, l'imagination, l'impatience, la précipitation, la complaisance, la rigidité de la forme-pensée, l'opinion préconçue, la commodité, la légèreté, la variabilité, et comment toute la troupe et son cortège peuvent être identifiées ». ²⁵ Pour Goethe, les sources possibles d'erreurs résident avant tout dans la propre personnalité, le caractère propre du chercheur.

Pour Goethe, la connaissance et la science ont toujours une composante morale. Les ennemis de la connaissance peuvent cependant être potentiellement mis hors d'état de nuire. Pour cela, une auto-réflexion constante et critique de l'esprit naturaliste est nécessaire. Cette autocritique représente pour Goethe l'activité la plus importante qui doit accompagner toutes les autres pratiques expérimentales. Il exige du chercheur qu'il soit toujours « son propre observateur » le plus sévère et « toujours méfiant envers lui-même ». ²⁶ Les études de la nature exigent donc de lui une « élaboration de son pauvre moi » ²⁷, comme il l'exprime en 1794 à son ami Friedrich Heinrich Jacobi. Le sens de cette autocritique est, entre autres, de distinguer la contribution subjective à la manière dont quelque chose apparaît à un observateur, de ce que l'objet apporte de lui-même. On ne peut renoncer à faire cette distinction, dans la mesure où la science n'est pas seulement orientée vers une explication utile, mais vers la vérité.

Nécessité d'une communauté de chercheurs

Goethe confesse dans un aphorisme : « Si je connais mon rapport à moi-même et au monde extérieur, je l'appelle vérité. Et ainsi, chacun peut avoir sa propre vérité, et c'est pourtant toujours la même ». ²⁸ Le proverbe est ouvert à de multiples lectures, l'une d'entre elles étant la suivante : L'être humain se connaît lui-même en regardant sa propre entité. Celui qui connaît sa propre entité se trouve en quelque sorte au milieu de sa propre « vérité ». L'être humain

peut créer sa propre image idéale, orientée vers cette vérité, et se « former » dans ce sens. Pour Goethe, sa propre « vérité » semble être liée à l'individu. Elle se situe au-delà des catégories logiques du « juste » et du « faux », mais doit être comprise dans un sens moralement productif et, comme le dirait Goethe, dans « un sens fécond ».

La « vérité » personnelle ne doit cependant pas être arbitraire. Seul celui ou celle qui connaît sa place spirituelle dans le monde et qui est sûr de la perspective à partir de laquelle, il ou elle, regarde une vérité plus vaste, forme cette propre « vérité ». Elle se situe alors par rapport à une vérité plus globale, holistique, qui ne résulterait que des multiples perspectives d'une multitude de personnes « tournées vers un point » et, en ce sens, « formées ». Ce type de communauté de chercheurs, ou plutôt d'esprits, est un idéal pour l'avenir. Goethe a posé les jalons de cet objectif.

Das Goetheanum 17/2023 (27 avril 2023).
(Traduction Daniel Kmiecik)

Le traducteur tient à remercier Louis Defèche de lui avoir aimablement fourni le tiré à part de cet article.

25 MA 4 2 p.326.

26 MA 4 2 p.323

27 Goethe, *Briefe [lettres]* Vol. 2, p.192.

28 MA 17 p.198